

Les environs de Hearst **L'autre Nord québécois**

Roger Bernard

Numéro 37, hiver 1985–1986

Un continent Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43189ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernard, R. (1985). Les environs de Hearst : l'autre Nord québécois. *Liaison*, (37), 26–27.



reportage

Les environs de Hearst : L'autre Nord québécois

par Roger Bernard

Pourquoi des Canadiens français ont-ils si librement émigré de la province de Québec, pour s'installer dans le nord de l'Ontario? Pourquoi Jogues-Coppell, Hearst, Hallébourg? Ces questions sont intrigantes pour un interrogateur qui se retrouve à Toronto, Ottawa ou Windsor. Il est difficile, sinon impossible, à partir de Rockcliffe ou de Rosedale, d'imaginer que des gens choisissent délibérément de quitter le Québec pour s'établir dans le fin fond de l'Ontario. Mais il faut déjà préciser. Il y a plusieurs nords : le Nord, le Grand-Nord et les autres nords. Passe pour le Nord, une heure d'avion et on se retrouve en ville; mais pour le Grand-Nord, il en va autrement. On ne comprend pas.

Par quelles ruses les curés de l'époque ont-ils pu convaincre les Québécois qu'il s'agissait de terres habitables et cultivables? Par quels subterfuges ou biais idéologiques ces Québécois arrivent-ils à prendre la décision de s'enraciner dans une région inhospitalière où l'hiver s'ingénie à nous surprendre par une belle journée du début de l'automne. Et le sempiternel questionnement en vient presque toujours au « comment fais-tu pour rester là? » Après un moment de surprise, quelques hésitations, la réponse peut se terminer par un « mais j'ai une prédilection pour les vêtements de laine ». Pour comprendre le fait *vivre là*, il faut peut-être comprendre le fait *arriver là*.

Les Québécois devenus Franco-Ontariens (dans certaines régions et après un certain temps, Ontariois), ont pu, après luttes, attentes et patience, reproduire dans quelques parties de l'Ontario des situations québécoises. Pour plusieurs, il est déjà trop tard. L'anglophonie a investi, furtive, leur espace social et culturel. À Hearst, l'espace social et culturel ressemble étrangement à celui que l'on retrouve au Québec.

Dans ce nord impensable, le Québec est à proximité, derrière une façade ontarienne, par-delà une affiche anglaise ou



1926 : On part de Jogues pour se rendre à Hearst (Photo de la collection de M^{me} Yvonne Perras, gracieuseté de l'hebdomadaire Le Nord)

bilingue, juste après un anglicisme de mauvais aloi. Si l'on prend le temps de regarder, l'on découvre qu'il s'implante chez nous et se perpétue sans faire de bruit, sans fracas, comme s'il était normal de passer du Québec à Hearst, comme si Hearst était tout simplement un prolongement du Québec, pour reprendre une expression d'un pionnier. Mais pour parler du Québec hors frontière, il faut d'abord savoir de quel Québec nous allons parler. Est-ce qu'il s'agit du Québec d'Outremont-du-Haut-de-la-Côte ou du Québec de St-Léonard, pour reprendre les problématiques exprimées par Michel Tremblay? Le Québec ou les Québécois ne forment pas une société aussi monolithique que nous aimerions bien le croire en analysant le discours politique qui veut souvent représenter tous les Québécois, nonobstant les différences.

Les migrants québécois qui décident d'habiter Hearst ne viennent pas d'Outremont. Depuis le début des années 1950, ils viennent surtout du Nord-Ouest, de l'Abitibi, de l'Abitibi-Ouest . . . , ils habitent de petites villes, des villages ou des rangs souvent diffé-

rents du lieu de naissance; ils sont en général jeunes, comme la plupart des migrants du monde entier; ils travaillent surtout dans l'industrie forestière, les moulins à scie et quelques-uns sont cultivateurs-bûcherons. La plupart des migrantes travaillent à la maison à plein temps. Comme nous pouvons le constater, les secteurs d'activités économiques de la région d'origine ressemblent étrangement aux principales activités économiques de la région de destination. Le premier travail du migrant en Ontario est souvent le même que le dernier au Québec. La plupart des migrants quittent donc un type de région et des activités économiques qu'ils pourront retrouver à l'arrivée. Le dépaysement n'est pas très grand.

La première vague de migrants qui s'amènent après la première guerre mondiale et après la construction de deux chemins de fer qui sillonnent et fixent Hearst, la migration que nous associons à la colonisation et à l'idéologie de l'agricultisme est quelque peu différente des dernières migrations. Ils viennent surtout de la Beauce, du Témiscouata, de l'Islet et de la Matapédia, mais peu nous vien-

nent des villes et des villages qui longent le Saint-Laurent. Ils habitaient surtout de petits villages, des paroisses et des rangs, c'est-à-dire les terres de colonisation des comtés avoisinant les États-Unis, du Haut Saint-François en remontant la frontière américaine jusqu'à la Matapédia.

Plusieurs migrants de cette première vague se consacrent à l'agriculture, vivent sur des terres, mais seulement un petit nombre d'entre eux envisagent de poursuivre ce métier. Ils veulent devenir bûcherons ou employés de moulin à scie. En général, ils ont quitté le Québec parce que le travail n'était pas régulier, que les salaires étaient trop bas ou que les conditions de travail étaient trop difficiles. D'un autre côté, la disponibilité d'emplois permanents à Hearst, la possibilité d'obtenir des salaires plus élevés et de meilleures conditions de travail sont aussi des facteurs qui constituent des éléments importants de la prise de décision, qu'il s'agisse des migrants de la première ou de la dernière vague. Mais il n'y a pas seulement ces raisons associées au monde du travail et à la situation économique québécoise et ontarienne. Le sentier migratoire Québec/Hearst est aussi un sentier social, un réseau d'amis, de parents, de connaissances qui entretiennent des relations étroites, et qui, par le fait même, encouragent le maintien de ce sentier migratoire bien battu. Presque tous les migrants avaient quelqu'un pour les accueillir à Hearst lors de l'arrivée; et dans la moitié des cas, il s'agit d'un membre de la parenté. Ce n'est pas la grande aventure vers l'inconnu. C'est plutôt une continuité avec un brin d'espoir pour des choses meilleures.

Mais qu'en est-il du traditionnel manque de bonnes terres au Québec, de la propagande des prêtres colonisateurs qui sillonnaient la province pour attirer des colons vers le nord de l'Ontario afin de s'emparer de ces terres avant que d'autres (entendre les « Anglais ») s'en emparent avant nous? Ces deux situations sont souvent identifiées comme étant des phénomènes qui expliquent en partie les migrations d'un milieu rural québécois vers un milieu rural ontarien. Contrairement à la croyance populaire et aussi, à la croyance savante, les prêtres n'ont pas joué un rôle important lors de la prise de décision de migrer de l'ensemble des migrants qui ont quitté le Québec et qui demeurent encore à Hearst. Les prêtres colonisateurs ont joué un rôle primordial à des moments précis de l'histoire des migrations québécoises vers le nord de l'Ontario, et ils étaient au premier plan de la colonisation de nombreux villages, notamment lors de la crise économique; toutefois, ces événements

doivent être datés et situés de façon précise, pour ne pas continuer à cultiver le mythe qu'ils sont à l'épicentre de la colonisation et du peuplement de l'Ontario français.

Dans ce Québec immense, relativement peu peuplé, comment peut-on arriver à manquer de bonnes terres? Comment se fait-il que certains colons aient préféré défricher des terres au Lac Ste-Thérèse plutôt qu'au Lac St-Jean? Les analystes présentent une gamme relativement complète de facteurs explicatifs : elle s'étend de l'explosion démographique (la revanche des berceaux) qui modifie l'équilibre socio-économique du milieu rural québécois, en passant par la mécanisation de l'agriculture qui libère une partie de la main-d'œuvre, et les nouvelles techniques de transport (chemins de fer, routes . . .) qui favorisent le déplacement des populations. Les Québécois quittent leur province pour des raisons économiques dans l'espoir d'améliorer leur niveau de vie. Mais les situations de disparités économiques régionales et interprovinciales ne constituent qu'un des axes explicatifs. L'histoire sociale des migrations franco-ontariennes reste à écrire; mais pour l'écrire, il faut se dégager des archives diocésaines et paroissiales qui placent toujours les hommes de l'Église au centre de la formation des communautés françaises de l'Ontario. En outre, cette histoire devra s'arracher au discours de la classe dirigeante, qu'il s'agisse d'une classe locale ou d'une classe provinciale, pour replacer au centre de cette histoire l'ensemble des Franco-Ontariens qui, dans leur pratique de la vie quotidienne, n'incarnent pas toujours les idéologies dominantes.

Laissons ce problème d'analyse aux chercheurs et revenons à notre interrogation initiale et à ce Nord impensable qui fait pourtant la bonne fortune de ceux qui ont décidé d'y rester. La très grande majorité des migrants choisiraient encore de s'installer à Hearst s'ils devaient reprendre la décision de migrer. L'expérience de la vie en Ontario les confirme dans leur choix. Les bonnes conditions de vie et le salaire plus élevé constituent, à leur avis, les principaux avantages pour demeurer dans la région de Hearst. Malgré le climat rude et l'éloignement des grandes villes, plusieurs migrants ne soulèvent aucun inconvénient à vivre dans le nord de l'Ontario. De plus, il est à noter que la très grande majorité des migrants ne considère pas la possibilité de s'installer ailleurs ou de retourner au Québec, et les enfants partagent dans l'ensemble les mêmes intentions que leurs parents. Ils reçoivent régulièrement la visite de parents et amis du Québec et leur rendent la pareille. La correspondance et les téléphones entretiennent les relations.

Le Québec et les Québécois continuent d'arriver et de s'implanter à Hearst. Il ne s'agit peut-être pas d'un déracinement québécois : il est question de continuité québécoise en terre ontarienne, un Québec hors frontière!

Roger Bernard, chercheur et professeur de sociologie au Collège Universitaire de Hearst, vient de terminer la cueillette de données auprès de 362 migrants québécois qui habitent Hearst.



1979 : Derrière les façades anglaises ou bilingues . . . (Photo : Jules Villemaire)